

RÉDACTEUR EN CHEF : JEAN ROYÈRE

2^e Année. — 15 janvier 1907.

N^o 7. Prix : 1 fr., net.

LA PHALANGE

SOMMAIRE

JEAN ROYÈRE.....	Un Manifeste Symboliste.
E. DE ROUGEMONT.....	Révélatrice.
FRANCIS CARCO.....	Poème.
LOUIS DE GONZAGUE-FRICK.....	Accalmie.
ALBERT THIBAUDET.....	Les Images de Grèce.
VURGEY.....	Les Erreurs Esthétiques.
HAN RYNER.....	Les Dernières Paraboles.
JOHN-ANTOINE NAU.....	Au Coin d'une Rue.
JEAN FLORENCE.....	R. -L. Stevenson.
PHILÉAS LEBESGUE.....	Eugamistès, roman (suite).
EUGÈNE FAYOLLE.....	Le Prologue de Don Juan Pérégrin.
TRISTAN LECLÈRE.....	Quatre Peintres Français.

Chroniques

JEAN ROYÈRE.....	Poésie : VICTOR LITSCHFOSSE, GEORGES DU- HAMEL.
SÉBASTIEN VOIROL.....	Roman : CHARLES-LOUIS-PHILIPPE.

PARIS

DIRECTION ET ADMINISTRATION

6, Villa Michon (Rue Boissière)

BONVALOT-JOUVE, ÉDITEUR

15, Rue Racine, 15

1907

Un manifeste symboliste

OU NOUS EN SOMMES,

par ROBERT de SOUZA

Robert de Souza a écrit une manière de chef-d'œuvre : ce n'est pas un pamphlet ; ce n'est pas davantage un manifeste. Mais avec l'ironie coupante du pamphlet, la précision dogmatique et critique du manifeste, j'admire dans *Où nous en sommes* une éloquence à la fois impérieuse et architectonique : la sagacité d'une dialectique judicieuse, aisée et profonde, l'âpre dédain et le sourire orgueilleux. Si l'on y ajoute l'ardeur de la conviction, on saluera ce livre, qui n'est pas un libellé, avec quelque hauteur et quelque contentement.

Il y a de la cruauté dans le sourire de qui fut cru mort :

« O rire si là-bas une pourpre s'apprête

« A ne rendre royal que mon absent tombeau ! »

Or les fossoyeurs grimaçants ne pavoisaient guère le sépulcre du symbolisme : une tourbe, qu'effraya d'abord l'écho de ses propres clameurs, raillait, hurlait, gambadait, les mains pleines d'ordure et la bouche de sarcasmes, autour d'une tombe imaginaire.

Souza a la bonté de prendre au sérieux maints fantômes falots. Il honore *jusqu'à le discuter* M. Catulle Mendès, auteur d'un rapport imprimé jadis aux frais de l'Etat et intitulé : *Le Mouvement poétique français de 1867 à 1900*. Le rapporteur y parlait « du douteux Jean de Lafontaine que Victor Hugo n'admirait pas !.. » Nous y apprenions que Laforgue fut « un délicieux *balbutiement* ».

Verlaine « un petit poète », Mallarmé « un poète sur-fait » ; mais MM. Georges Leygues et François Coppée y étaient l'objet d'un panégyrique *impartial*. Ce M. Mendès naturellement pourfendait le *symbolisme* et le *vers libre* au nom du patriotisme ! « Le vers-librisme était ardemment recommandé par un assez grand nombre de nos poètes qui, quoique écrivant en français, étaient étrangers à notre pays par la naissance ou l'origine. »

Chacun sait que Mallarmé, l'inspirateur du symbolisme, était Portugais, et que Paris fit naître Leconte de Lisle et de Hérédia. Quant à M. Mendès il naquit autrefois sur le mont Parnasse, assez près de François Coppée.

Robert de Souza, avec un sang-froid imperturbable, fait défiler tous nos fossoyeurs, et c'est une allégresse que cette longue et riante théorie de croque-morts. Vraiment ils sont beaucoup, et leur unanimité fut touchante. Mais moi je ne les nommerai pas.

C'est quelque chose qu'une galerie de grotesques : toutefois l'admirable étude de notre poète est autrement vaste, et Souza n'aurait pas pour cela rompu le silence hautain que nous gardions. Maintenant cette vérité s'impose : une seule poésie, un seul art existent pour le présent, — c'est la poésie symboliste et c'est l'art symboliste. Tout ce qu'on nous a donné à côté, avec grand tintamarre, n'est rien que plâtitudes *classiques*, poudreuses imitations *livresques*, littérature de lycée ou d'académie. La poésie symboliste est la seule originale, la seule vivante. Les poètes symbolistes sont de nos jours ce qu'étaient au XVI^e siècle Ronsard, au XVII^e Racine,

au XVIII^e Chénier, au XIX^e Hugo et Verlaine : ils obéissent à la norme du génie créateur qui évolue et se renouvelle à chaque siècle, presque à chaque génération, mais qui s'éternise en se renouvelant : « *Perennis poesia* ».

Quels sont aujourd'hui les poètes vraiment personnels, ou plutôt quels sont les poètes ?

Francis Vielé-Griffin, Emile Verhaeren, Francis James, Henri de Régnier, Jean Moréas, Maeterlinck, Charles van Lerberghe, Gustave Kahn, pour ne parler que des maîtres. Mais comment M. Fernand Gregh, par exemple, se dirait-il poète ? Je ne sais voir en lui qu'un écho. Je mets à part équitablement quelques glorieux survivants du Parnasse et je dis : la poésie étant le fruit de la lente élaboration d'une époque dont quelques hommes conscients sont l'instrument, il n'y en peut pas avoir d'autre aujourd'hui que celle que nous ont faite, depuis Mallarmé, ceux-là que je viens de citer.

A moins de sentir votre personnel génie fécondé par cette mystérieuse loi génératrice des formes actuellement vivantes, vous ne pouvez être, de très bonne foi, qu'un grimaud de collège ou un fastueux pédant.

Boileau, contemporain de Moréas, serait symboliste.

Robert de Souza le montre excellemment.

Il brise tous les clichés : « sur le néant du symbolisme, sur la préoccupation de la forme, sur notre dédain de la vie, sur l'action sociale de l'œuvre et de l'artiste, sur les nationalités, sur notre irrespect des maîtres, sur notre mépris de la science », et rien ne reste après son livre de tous les fades lieux-communs de nos pamphlétaires.

Il rappelle d'abord avec *Vielé-Griffin* que le symbolisme ne se sépare pas de la vie : « Ce qui caractérise le

Symbolisme, c'est la passion du mouvement au geste infini, de la Vie même, joyeuse ou triste, belle de toute la multiplicité de ses métamorphoses, passion agile et protéenne, qui se confond avec les heures du jour et de la nuit, perpétuellement renouvelée, intarissable et diverse comme l'onde et le feu, riche du lyrisme éternel, prodigue comme la terre puissante, profonde et voluptueuse comme *le Mystère*. » (Francis Vielé-Griffin).

Il définit ensuite avec *André Beaunier* l'essence même du symbolisme. « Un symbole est une image que l'on peut employer pour la représentation d'une idée, grâce à de secrètes condescendances dont on ne saurait rendre compte analytiquement. » (André Beaunier).

Il constate que, selon *Georges Pellisier*, « le symbolisme a pour objet, non pas de reproduire avec précision des formes déterminées, mais d'évoquer l'âme des choses, ... c'est-à-dire d'exprimer les secrètes affinités des choses avec notre âme » (Georges Pellisier).

Il montre enfin quelle fut et quelle est encore l'influence du symbolisme sur la poésie qu'il a entièrement recréée, sur les autres arts, le théâtre et toute la littérature.

Le vers libre apparaît à *Robert de Souza* comme le moyen d'expression nouveau d'un art nouveau, le vers libre et non le vers libéré. Parmi ses nombreux avantages il en est un d'essentiel : « Le vers libre est la parole même dans toute sa force d'origine... ; il concentre toutes les ressources de la prose et des vers, en leur donnant une valeur qu'elles perdent dans chacun d'eux. »

Sur ce point je ne me sépare pas de l'auteur d'*Où nous en sommes* ; mais je garde mon sentiment en épousant le sien. Je crois au vers libre ; j'estime qu'il a fait ses preuves. Pourtant il me paraît d'une difficulté

extrême. Ce n'est pas que l'oreille ne soit pas encore faite à ces harmonies nouvelles, aux infinies nuances, au dégradé illimité : elle n'a qu'à s'y accoutumer et, en dépit des apparences, elle s'y habitue très vite.

Mais l'eurythmie du vers libre est plus musicale que verbale. La poésie vers-libriste me semble élargir, sans doute heureusement, son domaine pour y faire entrer la musique et la danse.

Cet agrandissement est légitime puisque ces trois arts sont des arts dans le temps, bien plus que des arts plastiques. Cependant la poésie ne doit pas sacrifier entièrement le côté pictural et architectural. N'est-il pas à craindre, si elle veut rivaliser avec la musique pure, qu'elle lui demeure inférieure ? La symphonie musicale sera plus ample, plus riche, plus puissante que la poétique. N'importe ! Les mots sont des images et le vers restera toujours une plastique. On aura beau l'élargir et l'étendre, il ne perdra jamais sa richesse native.

La musique du vers libre sera une musique verbale : elle occupera un domaine distinct dans l'universelle harmonie.

On ne s'y aventurera pas sans le guide du génie : chaque vers libre représente une victoire : l'unité rythmique du poème y est si fragmentaire, si indécise et ondoyante ! Il plane en plein azur, et l'azur est vide et éclatant. Je veux une réussite parfaite, nulle discordance, nulle monotonie. Qu'est l'harmonie des nuages, de la forêt ou de la mer à côté de celle du vers libre ? Il y a dans la nature une homogénéité, une passivité dont l'art doit triompher. Que de vers libres sont insuffisants ! Trop de facilité nuit à la perfection. Le poète cède paresseusement au mouvement initial ; ou bien il se raidit et se guinde ; il se réalise rarement.

Le vers libre est sans doute la plus haute expression de la poésie, mais il ne doit pas détruire ce qu'il remplace. Mallarmé, par nature et par éducation, y répugnait. Le rythme de certains de ses poèmes comporte pourtant d'heureuses nouveautés. A la strophe des romantiques et des parnassiens, il a substitué la *courbe* et c'est là, selon moi, une innovation capitale. J'y vois une eurythmie plus étroite que le vers libre, mais aussi plus plastique, une synthèse heureuse du marbre et du son. Un poème de vingt, de quarante, de soixante vers peut se réaliser en une strophe lente, longue, large, savante, faite de mouvements et de repos, où le dessin et l'harmonie en même temps se poursuivent et se prolongent de vers en vers, grâce aux rejets, aux heurts et aux fondus, aux infinies ressources des césures et des rimes, aux audaces des combinaisons prosodiques, et où, par le prestige de l'art symboliste, les figures, les images, les sentiments et les idées s'étreignent au point de se confondre dans une même évocation. Peut-être y a-t-il là une Amérique nouvelle, un univers poétique — intelligible à la fois et sensible.

Le symbolisme avec le vers libre ou la courbe rythmique possède une forme appropriée. Maintenant que le voile, depuis longtemps déjà, *bors de page*, maintenant « qu'il a traversé sa période impressionniste » il peut « poursuivre avec une magnifique conscience son évolution constructive ». Que chacun le marque du sceau de sa personnalité ! Il n'est pas indispensable d'éterniser les controverses esthétiques. Les œuvres sont plus éloquantes que les théories. S'il est acquis — et j'en suis pour ma part convaincu — que l'éther de notre ciel poétique actuel est fait d'ondes symbolistes, quiconque aujourd'hui y puisera son inspiration apportera spontanément et inconsciemment à notre école.

Je m'adresse à cette innombrable foule de poètes qui conduisent dans les Saharas parisiens leurs belles caravanes, et leur demande seulement de n'aimer dans la poésie *qu'elle-même*.

Qu'ils ne voient dans les plus admirables monuments du passé que des ruines, et ne puisent qu'en eux et dans l'univers les motifs de leur architecture ! Ils seront des poètes *symbolistes* s'ils sont des poètes *sincères*.

JEAN ROYÈRE

Si le premier devoir du critique est la sincérité, le second doit être la modestie. Ma sincérité m'oblige à louer la *poésie symboliste*, comme seule actuellement vivante, et à ne voir dans l'autre aujourd'hui qu'une contrefaçon ; mais ma modestie me force à convenir que le public peut fort bien ne pas être de mon avis. Je lui demanderai donc de se prononcer en connaissance de cause en lui mettant sous les yeux quelques poèmes symbolistes et d'autres qui ne le sont pas. Les premiers sont extraits de *Fumerolles*, qui furent les débuts poétiques de M. Robert de Souza. Paru en 1893, ce livre est complètement épuisé. Les seconds ont été publiés sous la signature de M. Fernand Gregh dans la *Revue de Paris* du 1^{er} novembre 1906. Autant les vers de Souza sont personnels par le sentiment, la notation et le rythme, autant ceux de M. Gregh sont impersonnels et pauvres. Ceux-là sont riches d'émotion, purs d'inspiration, nobles d'allure et d'accent, — ceux-ci sont d'une incroyable banalité, d'une platitude sans doute voulue, d'une insincérité totale. M. Fernand Gregh ne voit dans *l'art des vers* qu'un exercice scolaire.

Après avoir démarqué Hugo il borne son ambition à traduire Lucrèce et Horace ! Qu'il s'intitule donc copiste ou traducteur. Mais M. Gregh a pour lui d'être un *croyant* : il a foi dans son génie ! Juge-t-il dans la revue *Les Lettres* les dernières productions poétiques, il daigne distribuer quelques *accessits*. Cette intrépidité de bonne